



LA REINE VICTORIA INTIME

I



UE nos lectrices se rassurent; nous ne venons leur faire ni un cours d'histoire ni une leçon de politique. Nous voulons seulement leur révéler les côtés familiers et purement humains d'une vie qui, depuis plus de soixante ans, attire les regards du monde.

Aussi longtemps qu'il y aura

des souverains, on sera bien aise d'entrer d'une façon quelconque dans leur intimité, fût-on le républicain le plus progressiste de la terre; mais, pour cela, il faut s'en rapporter au témoignage de ceux devant qui s'ouvrent les portes des appartements privés aussi bien que celles des grands salons, et c'est précisément à l'un des serviteurs privilégiés de la reine Victoria que nous allons emprunter les détails suivants.

II

Ceux qui observaient d'un œil charmé, en 1839, la jeune fille couronnée galopant, avec l'ardeur de ses dix-huit ans, dans les magnifiques avenues de Windsor, fraîche et rose sous le chapeau d'amazone, suivie et entourée d'une brillante cavalcade de courtisans qu'elle fatiguait par la longueur et l'allure de ses chevauchées, ceux-là, disons-nous (et ils ne doivent pas être nombreux), ne reconnaîtraient pas facilement « la petite Reine » de leur jeunesse dans la majestueuse infirme aux cheveux de neige

qui se présente aujourd'hui à leurs regards. Elle a pourtant conservé certains de ses avantages physiques : un teint d'enfant, des yeux du bleu le plus pur, un aimable sourire, la plus belle main du monde, et cette voix argentine et sonore qu'on admira dès qu'elle se fit entendre à ses sujets.

L'embonpoint a triomphé des rides, mais, hélas! celle qui fut la plus active des femmes, ne marche plus qu'avec difficulté. Si l'on a l'honneur d'être reçu en audience privée, dans le salon destiné à ces entrevues, on voit entrer par les grandes portes une femme âgée, assise dans un fauteuil à roulettes ou bien, dans les bons jours,

marchant avec l'appui d'une canne d'un côté et, de l'autre, celui du bras d'un serviteur indien, majestueux et pittoresque. Bien que petite et replète, la souveraine n'a rien perdu de son extrême dignité naturelle que ne diminuent ni la simple robe, souvent de laine, ni le bonnet de veuve en crêpe blanc dont les larges brides retombent en arrière. D'ordinaire, pas d'autres bijoux sur la main blanche, qui s'offre au respectueux baiser du visiteur, que l'anneau de mariage et des bagues en cheveux. Les enfants et les familiers de la reine lui reprochent de pousser la simplicité un peu loin, mais, sans doute, elle a trop le sentiment de sa vraie grandeur pour chercher à la rappeler par les



S. M. LA REINE VICTORIA.

détails extérieurs. C'est ainsi, par exemple, qu'elle préfère de beaucoup être appelée *Madame* que *Votre Majesté*.

On raconte que, lorsqu'il s'agit de la toilette que porterait la reine pendant sa promenade en voiture à travers Londres, pour son Jubilé de diamant, il y eut un véritable conseil de famille,



et que le duc de Connaught s'écria : « Cette fois, ma mère, j'espère que vous mettrez quelque chose de *smart*. » C'est à peu près comme s'il eût dit : quelque chose de *chic* ! L'Auguste mère en rit, et se conforma au conseil.

Mais cette simplicité n'enlève rien, nous l'avons dit, à la dignité naturelle, qu'on a toujours d'autant plus remarquée chez la reine, qu'elle paraissait incompatible avec sa petite taille : qu'elle saluât de sa voiture ou marchât dans une cérémonie, elle était toujours la souveraine. Quant au tableau, dont elle est la figure exceptionnellement importante, il est d'une rare magnificence à Windsor, d'une grâce familiale et sans ostentation à Osborne et à Balmoral.

Tous les styles d'ameublement rappellent, dans le palais vraiment royal et féodal d'Édouard III, les époques qui se sont succédé depuis sa fondation, mais partout où vit la reine, une délicieuse profusion de divans, sièges et coussins moelleux, de bibelots et de bric-à-brac artistiques révèlent des goûts particuliers qui sont fort éclectiques ; livres, albums, catalogues de ses merveilleuses collections disputent les énormes tables à des forêts de photographies, à des bustes et statuettes de tous ceux qu'elle a aimés et distingués pendant sa longue vie, à mille objets d'art et de curiosité. L'or, l'argent, les marbres, les bronzes, le biscuit de Sèvres se coudoient en un charmant désordre ; livres et partitions remplissent des bibliothèques de toute sorte, de toute grandeur, et, dans son salon habituel, des vitrines enclavées dans le mur, ainsi que deux tables massives à l'épaisse couverture de cristal, laissent apercevoir un fouillis sans prix de pierres précieuses non montées, les unes gravées, d'autres taillées, de reliques historiques, etc., trésor connu sous le nom de « gemmes royales ». Sur les murs, quinze Gainsboroughs représentant Georges III, sa femme, la reine Charlotte, et leur nombreuse famille ; puis, au-dessous, celle de Sa Majesté, neuf chérubins blancs et roses aux boucles d'or, peints par Winterhalter.

Comme dans toutes les pièces du palais, y compris les antichambres et corridors, on peut voir un petit thermomètre en forme de pyramide d'ivoire, qui marque la température uniforme de l'habitation entière. Le feu est toujours de bois de hêtre, le luminaire, de bougies ou de lampes à l'huile. Ni gaz ni charbon de terre.

Près d'une fenêtre est la table à écrire de Sa Majesté ; excepté l'encrier, un bateau en argent monté par quatre anges, tous les ustensiles de bureau sont en or ciselé ; la plume d'oie règne sans rivale. À côté de la grande table est un meuble japonais dont les nombreux compartiments contiennent des papiers de multiples formats ; sur un autre meuble sont tous les livres de référence pour l'année courante, tous reliés en maroquin rouge, frappé au chiffre royal en or.

N'aimeriez-vous pas, chère lectrice, fouiller curieusement, le soir, la corbeille doublée de soie où sont jetés les papiers de la journée ?

Dans les quatre pièces dont se composent les appartements privés de Sa Majesté, salle d'audience, salon, chambre à coucher, cabinet-boudoir, se révèlent les goûts et les habitudes de l'auguste maîtresse du lieu. Des vases de fleurs sont semés partout. Les couleurs dominantes sont le rouge, l'or, le crème, excepté dans la chambre à coucher, tendue de satin vert Nil très pâle ; partout l'étoffe des murs disparaît sous les tableaux. Les portraits du prince Consort, de Sa Majesté, de ses innombrables relations de famille et d'amitié abondent et témoignent de la fidélité gardée aux affections. Les vues des résidences familiales du royaume-uni et d'Allemagne complètent ce musée des souvenirs.

III

Un des traits caractéristiques bien connus de la reine Victoria fut toujours l'amour des enfants. Dès son avènement, elle consacra toute la matinée aux affaires, et, avant son mariage, un de ses délassements favoris était de réunir autour d'elle tous les bébés présents au Palais, pour faire avec eux de bonnes parties de jeu qui la reposaient.

Devenue mère, elle s'occupa de ses enfants avec la plus constante sollicitude, mais sans faiblesse ni luxe inutile.

Lady Lyttelton, qui avait été sa gouvernante, fut appelée à diriger le service de la « nursery » ; il lui donnait, disait-elle, plus de peine que le gouvernement d'un royaume. Lorsque la royale mère pouvait en trouver le temps, elle aimait à baigner elle-même ses plus jeunes enfants. Le même berceau les reçut tous, et fut offert à la jeune duchesse d'York lorsque naquit son fils aîné, le prince Édouard, qui régnera quelque jour, « si Dieu le veut ».

Élevée elle-même simplement et sévèrement, la reine voulut que ses enfants fussent toujours aussi près d'elle que possible ; à Windsor, leur vaste salle d'étude, aujourd'hui aménagée pour la princesse Béatrice de Battenberg, était contiguë à la salle d'audience et séparée par une seule pièce du salon particulier de Sa Majesté.

Tout en ayant soin de les préparer, sous tous les rapports, au rôle que les jeunes princes et princesses devaient jouer dans la vie, la reine les tenait éloignés du contact intime de la cour. Ils n'étaient guère connus que de vue, même par les dames d'honneur. Des précepteurs et institutrices, choisis avec le plus grand soin, leur enseignaient, outre ce qui constitue l'instruction courante, le français, l'allemand et les beaux-arts. Des rapports fréquents étaient présentés aux parents, qui assistaient souvent aux leçons d'équitation

et de guides. Pour encourager les enfants à parler les langues étrangères, on leur faisait jouer des petites comédies. On cherchait à développer en eux l'esprit pratique. En 1854, leur mère leur donna, le jour de sa naissance, un charmant cottage suisse, construit pour eux dans les jardins d'Osborne. Là, les jeunes princes s'exerçaient à la menuiserie, au jardinage, leurs sœurs, à la tenue d'une maison, voire à la cuisine, et souvent, depuis, on offrit avec joie aux parents, des *thés*, des *lunchs* dont tous les mets, et le pain même, avaient été confectionnés par les petites ménagères royales. La tradition s'est continuée chez la génération suivante.

La grande tendresse de la reine pour les siens n'alla jamais jusqu'à la faiblesse, et des punitions méritées furent toujours employées.

Le prince de Galles et sa sœur aînée, la princesse royale, aujourd'hui l'impératrice Frédéric, en eurent leur bonne part, et pour cause, leur caractère indépendant s'étant plié difficilement à la discipline. La petite princesse surtout eut très vite le sentiment de son importance, et s'attira des leçons dont son amour-propre dut souffrir.

L'empire sur soi, la bonté, la générosité, l'extrême politesse étaient les vertus qu'on prêchait le plus aux enfants; un jour que deux d'entre eux s'étaient amusés à barbouiller de mine de plomb une pauvre fille de chambre, la reine les conduisit elle-même aux offices présenter des excuses à leur victime.

Ce n'est pas seulement à ses propres enfants que la reine a sans cesse témoigné son affection et prodigué ses sourires. Ceux de ses serviteurs, comme ceux des personnes qu'elle a honorées de son amitié, ont toujours eu leur large part de ses bonnes grâces, et, plus d'une fois, elle est allée dans quelque chaumière de son voisinage, consoler une pauvre mère qui pleurait son enfant.

On dit que, semblable à la plupart des grand-mères, Sa Majesté est plus faible pour les petites familles de ses fils et filles, excepté, chose étrange! pour celles du prince de Galles et du prince Alfred, duc de Saxe-Cobourg-Gotha. Ses principaux favoris sont les petits Battenberg; leurs appartements sont au-dessus des siens, et leurs invasions sont souffertes avec la plus grande indulgence. Leurs jouets encombrant les salons privés, et, comme l'humanité est la même dans toutes les classes, il n'est pas rare de voir, au milieu des plus beaux objets, une poupée sans bras ou un cheval sans queue, qu'on chérit particulièrement. Le chalet suisse d'Osborne a changé de maîtres, mais non de destination.

Comment la reine ne serait-elle pas indulgente aux joujoux des siens, elle qui a gardé toutes ses poupées, en a fait le catalogue raisonné, et une collection à laquelle, de temps à autre, elle va demander un souvenir de sa triste et solitaire enfance? Si grand est son amour du nombreux petit

monde dont elle est aujourd'hui l'aïeule vénérée, qu'après chaque nouvelle naissance, on s'empresse de lui envoyer, aussitôt que possible, la miniature du nouveau venu, qu'elle porte en bracelet jusqu'au prochain numéro!

Cet amour de l'enfance s'étend à tout ce qui tient, de près ou de loin, à la reine; les dessins et photographies représentant la progéniture des bons serviteurs, soit des palais, soit des fermes et des maisons de gardes, pullulent chez Sa Majesté; beaucoup ont grandi, vieilli même, mais les derniers viennent avec la confiance et l'inconscience de leur âge, jouer dans les plis de sa robe et sont accueillis avec au moins autant de bonté que leurs aînés.

IV

La vie de la reine Victoria a été si laborieuse que bien peu de particuliers voudraient échanger leur tâche, même la plus absorbante, pour ses loisirs supposés. Sa mère, la duchesse de Kent, comprenant dans toute son étendue la responsabilité qui pèserait un jour sur sa fille, lui imposa, dès son plus jeune âge, des habitudes de travail et de méthode que rien ne troubla jamais. Jusqu'à douze ans, elle ignore sa vraie destinée; quand elle l'apprit, elle pleura, et, la main étendue comme pour un serment, elle s'écria: « Je serai bonne! » ce qui, en anglais, signifiait réellement: « Je ferai tout mon devoir! » Elle a tenu parole; jamais il n'exista conscience plus sévère, plus méticuleuse.

Lorsqu'après son avènement, son premier ministre, lord Melbourne, exprima la crainte qu'elle se fatiguât par trop de travail, elle répondit: « J'y suis habituée; je n'ai fait que changer de leçons! »

Aussi longtemps que ses forces le lui permirent, elle se leva à six heures, et travailla aux affaires de l'État jusqu'à deux heures, excepté le court intervalle consacré au premier déjeuner. Elle voulait tout savoir, tout comprendre, et ne donner sa signature qu'à bon escient. Heureusement, sa merveilleuse mémoire la servait bien. Elle devait faire d'autant plus par elle-même, que la loi ne lui accordait pas, alors, un secrétaire privé officiel. Ses seuls délassements étaient l'équitation et les promenades à pied ou en voiture. Excellente musicienne, encouragée par le prince Albert, dont le talent égalait celui des artistes, elle trouvait chaque jour le temps de cultiver le sien. La lecture, la correspondance régulière avec ses parents et amis préférés, les soins minutieux donnés à l'administration de la maison royale, qui, sous tous les rapports, exigeait de grandes réformes à l'avènement de la reine, la naissance, puis l'éducation d'une nombreuse famille, les devoirs mondains et de représentation, tout cela constituait un ensemble si formidable d'occupations, qu'il fallut

une volonté inflexible, un courage admirable, un ordre méthodique, impeccable, pour suffire à la tâche. Aussi longtemps qu'il vécut, le prince Albert aida grandement la souveraine, mais, lorsqu'il eut disparu, elle craignit, pendant quelque temps, de succomber sous le poids.

Depuis bien des années, elle a dû ses forces et sa santé à la vie en plein air qu'elle a adoptée.

Près de Windsor est le château de Frogmore, qu'habitait la duchesse de Kent; un charmant petit pavillon, appelé « Tea House », en dépend, et là, sous de magnifiques chênes verts, la reine s'assied entourée de tables sur lesquelles sont posées les boîtes de dépêches envoyées chaque jour par les ministres. Près d'elle se tient son secrétaire; deux messagers à cheval font constamment la navette entre Frogmore et Windsor, et les bureaux du télégraphe et du téléphone. Le service est le même partout où se trouve Sa Majesté; chaque jour, le chemin de fer emmène et ramène les messagers de la cour; un ministre est toujours présent dans la résidence qu'elle occupe.

Bien que la reine soit octogénaire, elle n'a que très peu modifié son programme; elle accorde seulement un peu plus de temps au repos du matin, et se fait lire beaucoup de journaux et de documents pour reposer ses yeux; autrefois, elle les fermait pendant qu'on la coiffait. Très au courant de la littérature actuelle (elle ne dédaigne pas les romans, pourvu qu'ils ne soient pas de l'école naturaliste), elle coud volontiers en écoutant la lecture, mais elle avoue n'avoir jamais pu apprendre à bien tricoter. Elle raconte, en riant de bon cœur, qu'une brave paysanne d'Écosse, ayant ramassé un ouvrage de Sa Majesté, sans savoir d'où il provenait, s'écria: « Je plains son homme, s'il n'a pas de bas mieux tricotés que ça! »

Pendant bien des années, la reine a passionnément aimé l'équitation. Hardie et infatigable, elle s'amusait, dans sa jeunesse, à mettre sur les dents les cavaliers de sa cour. En Écosse, elle vivait en partie à cheval et, récemment encore, elle montait un robuste poney qu'un montagnard à son service, un « Gillie », conduisait par la bride dans les endroits difficiles. Sa première entreprise architecturale, après son mariage, fut la reconstruction des écuries de Windsor. Elles sont fort belles, aménagées avec toutes les améliorations modernes et subdivisées en « cours » de douze chevaux chacune. Il y en a d'ordinaire quatre-vingts, mais elles peuvent en contenir davantage. Celles du palais de Buckingham, à Londres, sont encore plus belles et plus vastes; elles abritent cent vingt chevaux, parmi lesquels se trouvent ces belles bêtes *Isabelle* (café au lait clair), qui vinrent du Hanovre avec la nouvelle dynastie, et n'existent plus qu'en Angleterre, où elles se reproduisent dans le haras royal de Hampton Court. Elles ne sortent en public que les jours de gran-

dissime gala. Leur harnachement est en maroquin rouge avec ornements en or. On ne les monte qu'à la Daumont, et ils ne portent jamais de colliers. Les attelages les plus précieux, après « les crèmes », sont noirs; puis viennent les bais, et surtout les gris, que la reine a toujours préférés. L'éducation de ces coursiers, qui ont l'honneur de porter et de traîner souverains, princes, princesses, ainsi que leurs suites, les invités de la cour, les ministres, etc., est toute une affaire. On ne leur confie qu'à bon escient tant de vies considérées comme précieuses. On les habitue d'abord à toute sorte de musique et d'instruments, au tambour, puis au sifflet et au vacarme des trains, aux cris, aux applaudissements d'une foule en délire représentée par les grooms et autres employés des écuries, et enfin au canon les jours d'exercice.

Ces écuries contiennent des spécimens splendides de la race chevaline, et, parfois encore, la reine prend plaisir à faire le tour des cours dans son petit panier.

Au milieu de ces nobles seigneurs, *Jacko* fait une étrange figure, mais sans en être humilié le moins du monde. *Jacko* est tout simplement l'âne qui traîne la petite voiture de Sa Majesté, dans ses jardins. Un jour, elle l'aperçut, à Nice, sur la route. Son maître le maltraitait cruellement. La reine, qui a toujours aimé les animaux, fit arrêter sa voiture, admonesta l'homme et, bref, lui acheta sa bête. Il se trouva que *Jacko* était fort joli dans son genre, et, devenu gros et gras, avec une belle robe satinée, il passa au rang de favori!

Aucun cheval des écuries royales n'est abattu; lorsqu'on le juge impropre au service, on l'envoie dans quelque ferme, ou bien on le met au vert pour y finir tranquillement ses jours.

Dès l'âge de six ans, la petite princesse royale sut conduire les poneys de ses mignonnes voitures. Après son mariage, elle n'eut plus autant l'occasion d'utiliser ses talents, guides en main. Elle allait ordinairement à grande allure, afin de déjouer les plans des assassins, dont elle essuya plus d'une fois le feu, malgré sa popularité. Tous furent réputés atteints de folie et condamnés à la réclusion perpétuelle.

Ses voitures sont au nombre de quatre-vingt-quatre, depuis le splendide carrosse de grand gala peint, doré, surmonté de la couronne royale, et tout en glaces dans sa partie supérieure, jusqu'au petit panier que traîne *Jacko*, tandis qu'un des petits-fils de Sa Majesté l'accompagne, monté sur un beau poney.

Aussi longtemps que cela lui fut possible, et autant que ses multiples occupations le lui permirent, la reine fut une marcheuse intrépide; elle attribue à ce goût et au grand air la meilleure partie de sa santé et de sa capacité de travail.

L'Écosse, avec son admirable nature et ses profondes solitudes, fut témoin des principaux

exploits de Sa Majesté. Rien ne lui plaisait autant que d'escalader les montagnes par des sentiers de chèvre, ou de parcourir les vallées agrestes accompagnée d'une seule dame et de deux *gillies*, ou bien encore de suivre le prince Albert dans ses chasses au cerf. Les serviteurs et gardes, qui prenaient part à ces expéditions, affirmaient que Sa Majesté portait bonheur, et que tout marchait bien quand elle était là. Elle fit construire deux ou trois chalets fort simples dans ses bien-aimées *Highlands*, dans des lieux écartés et sauvages, et l'un de ses plus vifs plaisirs, pendant ses *vacances*, était d'aller passer deux ou trois jours dans l'une ou l'autre de ces retraites avec le prince, une dame d'honneur et les serviteurs strictement nécessaires. Quel repos dans ces solitudes grandioses, pour un cerveau sans cesse surmené, pour une personne harassée de représentation ! A Windsor et à Osborne, les immenses parcs (celui d'Osborne renferme plusieurs lieues de routes) offrent une grande variété de promenades et de vues admirables.

Autrefois, la reine aimait beaucoup les sorties du soir au clair de lune, et, souvent, il lui arriva d'entraîner dehors tout son monde après un grand dîner. Ce devait être un joli spectacle que celui de ces femmes en grande toilette, guidées par leur souveraine, diadème en tête, toutes chargées de bijoux qui scintillaient sous les rayons de la lune et des étoiles, comme les ors des splendides uniformes masculins, la résidence illuminée formant une belle toile de fond.

Les jardins des résidences royales, ceux de Windsor surtout, sont absolument féeriques. La reine aime passionnément les fleurs, toutes les fleurs, si bien qu'au printemps, elle se fait apporter des corbeilles de primevères, jacinthes sauvages, boutons d'or et autres parures des haies et des champs, qui remplacent momentanément les merveilles des serres et des jardins. Le prince Albert avait un talent tout particulier pour le dessin et l'ornementation des parcs et des parterres; de sorte que, partout, la reine a sous les yeux les plus belles collections de la flore universelle, et jouit des plus pittoresques et des plus variées promenades.

Frogmore, près Windsor, qui fut la résidence de sa mère, est le lieu qu'elle préfère, et où elle passe le plus de temps, entourée de ses petits-enfants et de ses chiens, pendant qu'elle travaille aux affaires de son empire. A Frogmore s'élèvent les deux mausolées de la duchesse de Kent et du prince Albert; à Frogmore, la souveraine dormira son dernier sommeil auprès de celui qu'elle a si fidèlement aimé: tout est préparé pour recevoir sa dépouille mortelle dans ce « jardin du sommeil » sacré dès aujourd'hui, fermé à tous les regards, et sous les ombrages duquel Sa Majesté va souvent prier.

M. DRONSART.

(La suite au prochain numéro.)



CONSEIL

En Voyage



voici le moment où la plupart d'entre vous vont voyager. C'est presque un usage, presque une habitude, et vous vous y préparez avec l'entrain de votre âge.

Mais les défauts qu'on prétend attribuer à notre époque s'accroissent souvent en voyage, et j'ai pensé qu'il suffirait de les signaler pour vous en éloigner.

Il est divers genres de travers, tous désagréables, naturellement, et que vous avez probablement remarqués et critiqués chez les autres. Tous, quoique différant dans la forme, se rapportent naturellement au *moi*. Et vraiment, mesdemoiselles, le *moi* est, en voyage, si encombrant, si gênant, si insupportable pour les autres, qu'il faut de toute nécessité le laisser au logis.

Je disais qu'il revêt diverses formes. Nous voyons, en effet, défiler sous nos yeux la voyageuse égoïste, la voyageuse vaniteuse, celle qui pratique le sans-gêne et oublie la présence d'autrui, celle qui est à perpétuité mécontente, celle qui critique de parti pris tout ce qu'elle voit et rencontre, celle, enfin, qui pose pour être blâmée. Je vais vous tracer quelques portraits rapides de ces variétés de voyageuses insupportables.

L'égoïsme, d'abord, est à l'ordre du jour, il faut le reconnaître. Je ne suis point de ces personnes chagrines qui célèbrent de parti pris la supériorité du bon vieux temps; mais on ne peut nier que les voyages en chemin de fer n'aient établi dans les mœurs une certaine indépendance, un oubli des autres qui n'existait pas lorsque les longs voyages, en établissant un rapprochement forcé de plusieurs jours, forçaient chacun, dans son intérêt même, à avoir des attentions pour ses voisins. Que nous importent, aujourd'hui, des compagnons que nous quitterons dans cinq minutes, ou même dans cinq heures? Aussi, ne comptent-ils pas. On s'installe le plus confortablement possible. *Chacun pour soi* est la devise qui paraît toute naturelle. Une femme âgée se présente-t-elle : non seulement, on n'a pas l'idée de lui offrir son coin, ce qui est vieux jeu, mais on la regarde sans broncher, — et sans l'aider, gravir avec peine le marche-pied, alors qu'elle porte des paquets et aurait besoin de trouver un peu de complaisance. La même indifférence préside à toute la conduite : on baisse une glace sans remarquer que des gens malades ou enrhumés en souffrent; on quitte des compagnons sans seulement s'incliner. Dans les hôtels, c'est la même désinvolture. On ne songe pas à ses voisins; on les laisse étendre le bras pour prendre une carafe placée trop loin, on fait semblant d'ignorer leur existence.

Certes, je ne prétends pas qu'on se singularise par des attentions exagérées pour des inconnus, mais, entre cet excès et l'égoïsme absolu qui a cours aujourd'hui, vous m'accorderez qu'il y a un monde.

Une autre catégorie des plus désagréables est celle des voyageuses vaniteuses et poseuses. Celles-là veulent à tout prix se faire remarquer. C'est, chez elles, un travers plus ou moins conscient; mais ce dont, en tout cas, elles ne sont pas conscientes, c'est du ridicule dont elles se couvrent. Celles-là se mettent en avant à propos de tout, et même à propos de rien. Elles parlent pour la galerie, qu'elles affectent d'ignorer; elles énumèrent tout ce qui, d'après elles, peut leur faire honneur, ou simplement les faire remarquer. Elles font allusion à leur situation, nomment des amis titrés, etc. D'autres fois, elles affecteront un genre audacieux et énonceront des théories douteuses.

La voyageuse sans gêne n'est pas moins détes-

table. Celle-là oublie également la présence d'autrui. Il semble qu'elle soit seule au monde, et que tout doive concourir à son bien-être ou à son plaisir. Elle raconte très haut toutes ses affaires, change de place, dérange tout le monde, rit et parle fort, accapare les meilleures places, néglige toutes les règles des bienséances. Elle ne se gêne pas, oh! non! Quant à gêner les autres, ce qui est immanquable, cela lui est parfaitement égal.

La voyageuse, mécontente et grognon, offre une autre variété d'ennui. Elle prend tout de travers, et donne aux moindres choses une couleur tragique. Rien ne la satisfait; elle se plaint de la chaleur quand elle ne peut se plaindre du froid; elle gémit de l'encombrement, trouve sa place mauvaise, l'hôtel détestable. Elle fait des sorties à tous les domestiques, se montre en tout aigre et maussade.

Il y a encore des jeunes filles qui, elles, ne sont pas mécontentes, mais qui s'attachent à le paraître, qui croient de bon ton de tout critiquer. Peut-être s'imaginent-elles vaguement que ces critiques perpétuelles donnent une haute idée de leurs goûts, de leurs habitudes, de leur situation de fortune. C'est le contraire qui a lieu. C'est presque un proverbe aujourd'hui que les gens prompts à critiquer sont les moins privilégiés par la fortune.

Enfin, une dernière pose consiste à paraître blasée. C'est encore la vanité qui inspire cette sottise manière d'être; on veut faire croire qu'on a beaucoup vu, qu'on a des goûts très délicats, et l'on arrive, en somme, à éveiller le sourire.

Vous voyez, mesdemoiselles, que, soit qu'on fasse abstraction du public, soit qu'on pose pour lui, — soit qu'on poursuive l'amour de ses aises, ou le désir de l'attention et de l'admiration d'autrui, c'est toujours une préoccupation personnelle, toujours le *moi* qui se révèle. Il est odieux, il est gênant, il est ridicule; il faut donc le sacrifier? Vous en trouverez-vous plus mal? Vraiment, non. Quelques légères attentions pour des personnes âgées ne gâteraient pas votre plaisir, qui, d'autre part, sera plus grand si vous laissez toute préoccupation de vanité ou d'humeur pour jouir simplement, franchement, de ce que vous voyez.

Soyons donc, en voyages, bonnes, attentives et simples. Ce sera le moyen d'être parfaitement distinguées.

M. MARYAN.



Pensées et Maximes

L'esprit ne saurait trop tôt vieillir, l'âme ne saurait rester trop longtemps jeune.

M^{me} SWETCHINE.



LE ROI DES NEIGES

SUITE

VII



STEVEN et Rorick, sans sortir du donjon, gravirent l'escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille et dont chaque degré, d'une seule pièce, tournait autour d'une même colonne de pierre. Ils s'arrêtèrent à l'étage supérieur, dans une salle semblable par sa disposition et ses dimensions à celle qu'ils venaient de quitter. On ne trouvait là, toutefois, ni tapisseries, ni meubles autres qu'un escabeau branlant. La cheminée n'avait pas de landiers et, sur la dalle nue de l'âtre, restait plus de poussière que de cendres. Le lit, ainsi que celui de l'auberge, n'était qu'une caisse de bois, avec des peaux de renne rapiécées et des fourrures chauves en guise de couvertures. Mais ce fut quand Rorick, sans se prêter au moindre échange de mots, se retira et ferma la porte à clé que Steven put se faire une idée exacte de la façon dont messire Warwolf traitait ses valets.

— Une existence de captif, ni plus ni moins, pensa le jeune Iarl.

Enfermé dans cette pièce nue et délabrée, en l'inquiétude et la tristesse qui le ressaisissaient, il s'approcha d'une des étroites archières fermées de verre opaque, verdâtre, à nœuds rugueux et monté dans des lamelles de plomb. Au travers, en se dressant sur la pointe des pieds, il ne put voir que la haute muraille d'enceinte. La lumière n'y entraient qu'en reflet de neige et c'était une clarté grise et blême, ternie de très loin dans l'espace par des brumes impénétrables, — une clarté où toute onde de soleil semblait perdue et morte depuis longtemps.

« — Encore, songea Steven, si j'étais enfermé dans une de ces tours farouches et vertigineuses qui dominent la mer, j'aurais une vision de vie devant le fiord dormeur ou soulevé par le vent; j'aurais une illusion de liberté devant l'espace où fuient les nuages échevelés et les rafales de neige. Par les yeux, tout au moins, je sortirais de ma

prison pour errer dans le ciel et sur la mer. Ici, au contraire, tout me rappelle ma captivité, tout m'y ramène. La muraille rejette mon regard dans ma prison, et cette même muraille, si j'appelais, me rejetterait aux lèvres l'écho de ma propre voix. »

Ces sombres méditations, dans la détente qui suivait une entrevue où il lui avait fallu tout l'éveil de sa volonté, toute son attention de lui-même et de l'adversaire, lui causèrent, non de l'abattement, mais une mélancolie profonde. Il ne regrettait pas d'être entré dans la forteresse, ni d'avoir laissé deviner à messire Warwolf qu'il pouvait savoir quelque chose de son secret. Mais il ne pouvait se défendre contre l'impression pénible de cette silencieuse demeure féodale. Le sentiment de son exil et de sa solitude absolue en même temps que le froid et la nudité de la salle, finirent par le pénétrer d'une sorte de torpeur où son esprit en même temps que son corps s'engourdirent.

Affaissé sur l'escabeau, il n'aurait su dire combien de temps il s'abandonna à cette somnolence de lassitude et de douleur, quand ses mains, en se croisant mollement sur sa poitrine, appuyèrent sur quelque chose de dur qui lui causa une meurtrissure légère. Il se rappela soudain la relique de Wœlia : il crut la sentir encore tiède du baiser sur sa peau glacée ; et, entr'ouvrant son pourpoint, il saisit la chaînette, il en fit courir les fins annelets d'argent entre ses doigts. Puis il prit la médaille et lut la devise : « *L'homme a soif d'un regard tendre sur le chemin de la vie.* » Dévotement il baisa l'inscription. Comme si le contact de cette médaille bénie pénétrait et réchauffait son être, comme si le regard tendre dont parlait la devise l'enveloppait et le reconfortait, il eut enfin la force de secouer sa stupeur de fatigue, de froid et de chagrin. Il songea que s'il était sans compagnon dans cette geôle de granit perdue dans les nuées et fouettée de rafales, pas bien loin cependant, dans le village, une amie veillait, les yeux levés vers sa prison, le cœur en proie aux mêmes chagrins, aux mêmes désirs, aux mêmes incertitudes cruelles que lui-même. Il songea aussi que, là-bas, dans les Iles, au-delà des vagues et des brouillards, dans le soleil radieux, dans la vivifiante lumière que n'absorbaient plus les vapeurs grises et les tourbillons de neige, at-

tendaient et s'angoissaient aussi d'autres amis, beaucoup d'autres, des milliers d'autres dont la joie et l'espérance suprême reposaient en lui.

L'idée de sa mission attendue, désirée et bénie par tous, le redressa. Son courage lui revint avec la volonté de vivre et de vaincre. Il réfléchit que là, même captif entre ces pierres massives, il n'avait jamais été si près du but, si près du secret de Ruensdal.

Dans une sorte de pressentiment superstitieux, il prêta l'oreille, il écouta si de l'épaisseur des murailles formidables, des abîmes souterrains de ces tassements de roc, il n'entendrait pas monter un cri de détresse, un appel plaintif, un soupir d'agonie. Le silence était prestigieux. Le sifflement même des tourmentes coupées, déchirées aux angles et aux créneaux, passait au-dessus de la citadelle, se perdait dans l'espace sans éveiller d'échos aux profondeurs de ces cours pareilles à des basses fosses. Rien que la neige sourde tombant sur la neige muette.

Steven ne laissa pas éteindre le tressaillement de vie, qui, au contact de la relique bien aimée, venait de lui rendre toute son activité. Et d'abord il évoqua, uni au souvenir si doux de la voix de Wœlia, le souvenir réconfortant de sa patrie : il murmura les stances de la saga populaire :

« Je veux chanter ma patrie, les Sept-Iles qui, nées du fleuve tiède, dorment sur les vagues berceuses, dans l'éternel printemps. »

« Je veux chanter Svarto, île chère aux bergers pour ses bancs de gazon, pour ses ruisselets purs qui s'échappent en cascades des fissures du rocher et roulent leurs flots d'argent sur les prés en pente douce. »

« O Patrie bien aimée, te reverrai-je avant que mes cheveux ne soient blancs et mes yeux pleins de nuit ? Te reverrai-je jamais, île verte, rive de lumière, étoile de la mer, perle du collier d'émeraudes, jardin de songe et d'amour ? »

Puis, exalté, il récita, plus vivifiant encore, le chant de l'attente, la plainte et l'appel éloquents des vaincus indomptés :

« Ah ! qu'il tarde le jour où nous verrons flotter l'étendard du vrai Roi sur tes murs consolés, ô Sélia, cité Blanche ! »

« Et toi, lumière du Nord, mort qu'on n'a pas vengé, o bon Roi dont la barbe d'or rouge flottait sur la ceinture de fer, quand donc nous rendras-tu l'enfant du bouclier ? Quand donc vêtira-t-il la tunique blanche lavée à la source bénie, séchée à l'ombre fortifiante du chêne consacré ? Quand donc reviendra-t-il, diadème au front, ayant au cou le collier d'émeraudes aux sept perles, s'asseoir sur le trône que soutiennent les Sept-Iles, vierges d'argent ? »

« Ah ! qu'il nous apparaisse ainsi que l'élan su-

perbe parmi les lièvres tremblants. Qu'il amène le silence des corbeaux et des loups. Et les harpes vibreront avec la voix des Scaldes et le coq de guerre chantera et nos souffles rugiront dans les cornes d'airain : « Peuples, réjouissez-vous ; le sauveur est « de retour ! » »

Un bruit, sur le seuil, lui coupa la voix et peu après Rorick parut. C'était l'heure du souper et le gouverneur réclamait les services de Steven.

Cette occupation, toute nouvelle pour le jeune étranger, ne l'embarrassa pas trop. Il avait jadis observé maintes fois ses propres valets et il était assez alerte pour les imiter sans trop de peine. Il n'avait guère qu'à poser sur la table les plats que lui apportait un Danois employé à ce service et le gouverneur, n'ayant aucune habitude raffinée, changeait rarement d'écuelle, de cuiller ou de coupe. Le repas se composait de poissons et de viandes. Warwolf obligea le jeune homme d'en faire l'essai avant lui par crainte du poison et le nouveau valet se conforma de bonne grâce à cette coutume ancienne.

La besogne eut été très facile, si le gouverneur ne l'avait compliquée à plaisir de gestes d'impatience et d'exigences aussi soudaines qu'impossibles à prévoir. La façon dont il dépeçait avec son couteau et portait avec ses doigts les morceaux à sa bouche était fort répugnante. Steven n'observait pas. Il avait assez à faire de tenir pleine la coupe de sire Warwolf. Il la remplissait vivement, n'attendant pas, mais prévenant sa soif en l'espérance qu'une demi-ivresse amènerait, sinon des confidences, du moins les paroles irréfléchies et imprudentes utiles à son projet. Rien de cela ne se produisit. Ainsi que l'avait dit Tolwig, le vin, — car sire Warwolf, sans mépriser le miöd et le julöl, préférait le vin, — ravivait sa lucidité.

Vers la fin du repas, un incident, futile en apparence, étonna Steven. Ayant posé les épices sur la table, il allait enlever la desserte quand Warwolf le lui défendit expressément.

— Laisse tout cela ! cria-t-il. J'ai coutume, après ma ronde de nuit, de manger encore avant de me coucher. Prends l'aiguière et le bassin, verse-moi l'eau sur les mains sans t'occuper du reste...

Steven jugea imprudent d'insister et se contenta d'examiner minutieusement la façon dont les plats étaient disposés sur la table et la quantité de poisson ou de venaison qu'ils contenaient afin de pouvoir y constater le lendemain les moindres changements.

Bientôt messire Warwolf, ayant outrepassé ce qu'il devait boire pour demeurer lucide, manifesta une gaieté lourde et brutale, presque aussi terrifiante que sa colère. Il y perdit ce sang-froid qui désespérait Steven.

Dans un dernier éveil de méfiance, le maître eut peut-être vague conscience du rôle de bavard

et d'indiscret que voulait lui faire jouer son valet. Trop pris de vin déjà pour pouvoir s'arrêter de boire, il jugea d'instinct que le seul remède était d'enivrer Steven autant que lui et de le rendre par là incapable de comprendre et de profiter de ses paroles d'intempérance. Il lui ordonna donc de vider coup sur coup trois gobelets. Exténué par les fatigues et les émotions de la journée, Steven les vida d'abord sans se faire prier et sans le moindre inconvénient pour sa raison. Mais lorsque, s'entêtant dans son idée, Warwolf voulut doubler puis tripler la dose, il fallut user de cent détours et subterfuges adroits pour éviter ce supplice d'un nouveau genre. Steven eut recours à des histoires facétieuses, puis il chanta, dansa même à la mode d'Allemagne. Et pour sire Warwolf, privé de toute distraction, ce fut un divertissement si neuf que, renversé sur le dossier de son siège, il en oublia momentanément tout soupçon pour rire à gorge déployée. Steven prenait soin en chantant et en dansant de simuler de plus en plus l'incohérence, et le gouverneur n'eut bientôt aucun motif de douter que son valet ne fut plus gris que lui-même. Un moment vint, assez tard dans la nuit, où en dépit du danger qu'il y avait à cesser d'étourdir sire Warwolf de saillies et de propos joyeux, Steven se trouva si las et épuisé d'une telle comédie qu'il lui fut impossible de continuer.

— Danse et chante encore, commanda sire Warwolf.

— J'ai fait le possible pour amuser Votre Grâce en m'amusant moi-même, dit le malheureux Steven. A présent, je tombe de sommeil.

Et, assis sur un escabeau près de la cheminée, il demeura sourd aux objurgations violentes du gouverneur.

— Ah ! tu entends te reposer et sommeiller, hurlait celui-ci irrité, eh bien, tu viendras avec moi faire la ronde : le froid te réveillera. Ah ! tu ne veux plus danser, eh bien, je te ferai danser de façon à te ranimer le sang. Ma fourrure, valet, mes gants, mon bonnet de martre ?

Vacillant, le jeune homme affecta de chercher à grand peine les objets demandés ; il les trouva néanmoins assez vite pour éviter, sinon les injures, du moins les bourrades. Puis, tout en poussant des gémissements propres à réjouir messire Warwolf, Steven se revêtit à son tour de ses fourrures.

— Bonne Vierge et doux Jésus, maître ! Quelle idée de sortir alors qu'il fait si bon dans cette salle tiède, devant cette table si bien garnie !

— Ouais, ouais, le froid va te piquer les oreilles, et si ça ne te suffit pas, je te l'ai dit, je te fouetterai le sang d'une autre façon... Dehors !

Steven prit une torche placée en l'anneau scellé dans la muraille.

D'un pas qui n'était pas très ferme, messire Warwolf alla vers la porte, l'ouvrit et la referma lui-même. Cette précaution intéressa le jeune homme, aussi bien que le soin méticuleux que le

gouverneur prit d'attacher cette clé, avec plusieurs autres, au trousseau de sa ceinture de cuir à clous d'acier. Il fallait que ces mesures de prudence fussent bien ancrées dans ses habitudes pour que, gris comme il l'était, il s'en acquittât avec autant de dextérité. La porte refermée, ils franchirent l'étroit pont levé abaissé sur le fossé du donjon et se trouvèrent dans la cour aux tourelles et aux créneaux festonnés de neige. Même là, dans cette sorte de puits dont les hautes murailles coupaient la bise ; le froid était terrible. C'était bien ce que les habitants du plateau appelaient *une nuit de fer*, une de ces nuits où le froid brûle comme le feu. La torche trouant l'ombre de sa clarté rouge, Warwolf se dirigea vers une porte basse de l'enceinte et, par prudence dernière, sous prétexte d'y voir plus clair, il fit passer Steven devant lui. La montée de cet escalier pratiqué, à l'instar de celui du donjon, dans l'épaisseur de la muraille, fut dure, interrompue par les juréments du maître qui gourmandait son valet d'aller si vite et de le laisser dans l'obscurité. Ils entendirent bientôt les cris des sentinelles sur le rempart, s'avertissant l'une l'autre de veiller, s'annonçant l'heure et la direction du vent. Puis ces voix, de plus en plus lointaines, se perdirent dans la tourmente. Sire Warwolf, qui s'était arrêté pour écouter, lança une imprécation qui se répercuta sous la voûte sonore.

— Je n'ai entendu que trois voix, quatre au plus, grommela-t-il. Encore ne crient-ils que pour avoir vu la lueur rouge de ma torche, et bien plutôt pour s'avertir de ma venue que par respect de la consigne. Du diable s'ils se fatiguent à remplir leur devoir ! Ils veulent goûter du cachot, ils en goûteront !

Steven et messire Warwolf atteignirent ainsi le chemin de ronde qui, au faite du mur d'enceinte, contournait les tours, les guettes et reliait les plates-formes. La marche de Steven devint plus difficile. Très violent, l'obligeant à tenir sa torche des deux mains, le vent éteignait puis ranimait soudain la flamme, lui soufflait à la face une fumée intense et âcre qui le suffoquait ou un pétilllement de résine fondante qui lui brûlait le visage. Sous ses pieds, à chaque pas, les machicoulis ouvraient sur l'abîme leurs trous noirs et, par dessus le parapet, son regard plongeait, vers le fiord, sur un océan de brouillards, sur un abîme de ténèbres qui donnait le vertige. Quoique ayant les mains libres et sachant de longue date la disposition du rempart, Warwolf avait grand mal à se conduire. Il ne cessait d'appeler son valet à son aide. Ils arrivèrent cependant à la plate-forme où veillait la première sentinelle. Les exhortations à pousser plus fort le cri d'alerte furent accompagnées de menaces et de brutalités que le soldat danois supporta flegmatiquement. Et la ronde continua, coupée des mêmes arrêts et des mêmes reproches. Steven profita de ces courts répit pour

mieux étudier le rempart, dressé d'un côté sur un précipice insondable, de l'autre sur un entassement de rocs qui surplombait les eaux à hauteur effrayante. De ce qu'il pouvait voir, les difficultés de sa tâche lui apparaissaient insurmontables. Le secret de Ruvsdal découvert, comment s'enfuir jamais de cette formidable prison ? Quel secours attendre du dehors en cette citadelle inaccessible ?

Il fut tiré de ses réflexions par la voix lourde de sire Warwolf.

— Où vas-tu maintenant, sot maroufle ? Entre sous cette voûte à gauche, descends l'escalier qui s'ouvre devant toi : Je vais à la salle de garde secouer un peu Rorick et ses hommes.

Ils passèrent par une suite de couloirs, de galeries étroites et d'escaliers où le jeune Iarl se serait certainement perdu, sans les indications brèves et brutales de celui qu'il précédait. Ils s'arrêtèrent sur un étroit palier, en face d'une porte de fer dont messire Warwolf avait la clef à son troussseau. Il la mit dans la grosse serrure sans trop tâtonner, preuve que l'air glacial l'avait légèrement dégrisé. Cette porte poussée puis refermée, ils pénétrèrent dans une salle immense, à la voûte soutenue par d'énormes piliers.

Groupés autour d'une vaste cheminée à hotte où brûlaient des troncs de pins, les soldats, assis ou à cheval sur les bancs de chêne, passaient leurs longues heures de veille à jouer et à boire. L'arrivée de messire Warwolf mit tous les Danois debout dans un même sursaut. Il était assez tard pour qu'ils se crussent quittes de sa visite. Aussi Rorick n'eut-il pas le temps de faire disparaître le broc cerclé de métal et les gobelets d'étain posés sur le banc.

— Tu combats à ta façon le froid de Norvège, ricana le gouverneur. Si le brandevin t'allume l'œil et te réchauffe le palais, il éteint, par contre, la voix de tes hommes : leur cri d'alerte est plus enroué que celui de jeunes coqs. C'est là d'ailleurs un compte que nous réglerons demain.

Se tournant vers les autres Danois, il ajouta :

— Quant à vous, vous mériteriez chacun vingt-cinq coups de corde nouée pour vous chauffer les jambes, ainsi que de vieilles femmes, au lieu de fourbir vos armes ou de vous entretenir du règlement. Vous avez de la chance que je me sente, ce soir, d'humeur bénigne et que ma promenade sur les remparts, par cette nuit de fer, m'ait séché le gosier. Je goûterai votre boisson sans plus, et toi, Steven, buse mal avisée, qui tiens la torche comme on porterait un cierge dans la cathédrale de Trondhjem, éteins cela sous ton pied. Si l'eau-de-vie est passable, je veux, selon ma promesse, te faire sauter sans musique, à la mode de ce pays, la danse des ceintures. Ainsi nous fêterons ta venue parmi nous.

La proposition fut accueillie par un éclat de gaieté lourde et farouche dont le jeune étranger ne comprit pas la signification. Toutefois, il fit bonne

contenance et se mêla en toute aisance au groupe rapproché du foyer et du banc où messire Warwolf s'était assis. Après que le maître eut goûté l'eau-de-vie dans un lappement satisfait, les hommes tendirent tour à tour leurs gobelets vers le broc que tenait Rorick. En attendant que ce fût à lui de boire, Steven observa les visages qui l'entouraient. Comme le matin, sur ces faces qui n'exprimaient en ce moment qu'une joie grossière et une basse envie de complaire au gouverneur, il chercha vainement à démêler quelque trace d'intelligence ou de sensibilité propre à éveiller sa sympathie. Il en désespérait quand son regard s'arrêta sur un grand soldat au visage régulier et beau, quoique pâle et profondément triste. Cette face s'éclairait de deux yeux pareils aux yeux de Steven, d'un bleu très doux, d'un bleu embrumé de rêve. Le jeune Iarl se sentit mystérieusement attiré vers ce grand garçon mélancolique, de contenance résignée, douloureuse et bien différente de celle des autres. D'instinct, il lui sembla que seul celui-là pouvait lui être d'aide franche et de secours spontané. Une voix intime lui affirmait que ce qu'il espérait obtenir de Rorick par intérêt ou cupidité, il l'obtiendrait de celui-là sans aucun calcul intéressé. Et il s'expliqua presque aussitôt cette attirance : ce soldat, par son type, sa taille, surtout par la couleur de ses cheveux et de ses prunelles, lui rappelait les jeunes hommes de sa patrie. Steven s'oublia si bien dans cette méditation, que Rorick dut l'interpeller par trois fois avant qu'il prit le gobelet plein qu'on lui tendait.

A peine le vidait-il que sire Warwolf l'apostropha à son tour :

— Bois, valet de malheur ! Si tu savais quelle souplesse grande exige la danse des ceintures, tu ne te ferais pas tirer l'oreille pour prendre des forces.

Cette saillie égaya de nouveau les Danois sans que le jeune Iarl réussit à en mieux saisir le sens. Suffisamment réconforté, il évita de reprendre part à des libations où le gouverneur regagna amplement ce qu'il avait perdu d'ivresse à l'air froid des plates-formes. Et gris, il en revint à son idée fixe :

— C'est le moment d'ouvrir la fête. Quand tu voudras, Steven, nous t'attendons.

— Je serais, dit le jeune Iarl, fort empêché de donner à Votre Grâce le régal d'un divertissement dont j'ignore le premier pas. La danse des ceintures est absolument inconnue en Allemagne, messire Warwolf.

— Ne t'inquiète pas pour si peu, reprit le maître goguenard, ce divertissement s'exécute à deux. Un compagnon te mettra promptement au courant. Une fois engagé dans le branle, tu te demèneras de toi-même sans demander tant d'explications. Cette danse fort simple s'apprend d'instinct et sur le champ. Choisis seulement ton partenaire.

Au regard mauvais de sire Warwolf, Steven

comprit qu'il allait être soumis, après tant d'autres épreuves, à une épreuve nouvelle, plus cruelle sans doute. Il promena son regard sur toutes ces faces rouges et bouffies de brandevin, puis l'arrêta une seconde fois sur le visage du jeune, triste et pâle soldat. Le désignant, il dit alors :

— S'il y consent, celui-ci sera mon partenaire.

Le choix fut accueilli par une explosion de rires plus bruyants.

— De par le diable, gouailla le gouverneur, tu ne pouvais choisir mieux que ce géant. Il n'en est pas de plus robuste à Ruvsdal.

Cependant, le jeune soldat ne manifestait aucun empressement. Il fallut que Warwolf intervint :

— N'as-tu pas entendu, Siwar, âne alourdi ! Mon valet t'a choisi : lève-toi, je te le commande.

Siwar se leva à regret et lentement. Rorick reprit :

— Tu vas danser avec le nouveau venu. Passe-nous tes deux couteaux.

Machinalement Siwar tira et de sa ceinture de cuir et de leurs gaines grossières deux couteaux courts et larges, pareils. Leur poignée était une dent de morse incrustée de cuivre. Rorick les présenta à Steven, lui montra les deux lames de même longueur. Puis, les offrant, il dit :

— Prends celui que tu voudras !

Bien que ces préparatifs annonçassent un singulier divertissement, Steven choisit résolument un des couteaux. Les Danois avaient dressé un banc contre le mur afin de servir de cible. Jeter adroitement le couteau, la pointe en avant, afin de le fixer dans le bois, était un jeu auquel le jeune Iarl s'était exercé tout enfant avec une petite dague. Il l'enfonçait si droit dans les troncs d'arbres de la forêt qu'il avait souvent beaucoup de peine à en retirer la lame.

Les hommes s'étaient écartés sur le geste de Rorick. Croyant à quelque jeu, Steven s'appêtait à lancer le couteau avec plus d'adresse que de vigueur, lorsque Siwar, se penchant vers lui, souffla d'une voix dont l'accent le fit tressaillir :

— Lance de toute ta force !

Immédiatement le jeune Iarl jugea l'avis loyal et profitable. Il lança l'arme avec plus de vigueur que d'adresse et l'enfonça dans le bois d'environ un pouce. Presque aussitôt Siwar lança son couteau et l'enfonça d'un demi-pouce de plus. Ce succès fut salué d'un vivat général. Steven pensait que le jeu continuerait ainsi et que la hâte des Danois à courir vers le banc dressé contre le mur n'avait d'autre but que d'arracher les couteaux et de les rapporter. Ne les voyant pas revenir, il s'approcha et constata qu'ils laissaient les couteaux enfoncés et entouraient les lames de fines bandelettes de cuir fortement serrées, de façon à ne conserver nue que la longueur d'acier qui avait pénétré dans le bois. Les couteaux, une fois garnis ainsi, furent enlevés et il se trouva naturellement que la pointe à découvert du couteau de Siwar

était beaucoup plus longue que la pointe à découvert du couteau de Steven. Cette constatation ne diminua en rien le courage confiant du jeune homme, il se prêta encore docilement à ce qu'on exigea de lui. Poussé vers Siwar, il vit qu'on attachait leurs ceintures l'une à l'autre, afin qu'il leur fût impossible de rompre, fut-ce d'une semelle. Puis, Rorick, ayant fait ranger ses hommes en cercle pour laisser le champ libre, remit à chacun son couteau et cria :

— Et maintenant, hardi ! camarades, au plus fort !

Warwolf, saisi d'une frénésie de chasse, se mit à clamer comme s'il excitait une meute :

— Haro ! Haro ! Sus au Ragot !

— Haro ! Haro ! Sus au Ragot ! répétèrent les Danois se pressant et se poussant pour voir.

Les combattants hésitèrent un instant.

Lié à son adversaire, l'arme à la main, Steven fut pris d'un trouble passager. Sans autre motif que de distraire en spectacle barbare Warwolf et les Danois, était-il vraiment astreint à ce terrible combat de Norvège, à ce duel au couteau, où la fuite est impossible, où à chaque pas, à chaque saut, dans la chute même, on entraîne avec soi, sur soi, son adversaire, — duel où la mort est lente mais inévitable, puisque, dans un corps-à-corps si rapproché, les blessures des lames engagées de cuir sont forcément peu profondes et ne peuvent tuer qu'en se multipliant ? Il se demanda aussi, dans cette brève minute qui précéda la lutte, si ce n'était pas là un moyen trouvé par sire Warwolf pour se défaire de lui en accident ostensiblement naturel, ou si le gouverneur, Rorick et les Danois n'avaient pas concerté ce simulacre sauvage en manière d'épreuve, afin de mesurer son adresse et son courage ?

Steven se proposait d'éclaircir ce point en observant la façon dont combattrait Siwar, mais lui-même était résolu à ne prendre le duel au sérieux, à ne le rendre dangereux qu'autant qu'il y serait obligé pour sa propre sûreté.

Siwar, au début, parut faire sur lui-même un effort presque aussi grand que Steven. En dépit des cris de ses camarades ivres et des huées de sire Warwolf qui cherchaient à l'exciter, il commença son attaque avec calme. En éveil, ferme à la parade, précis à la riposte, le jeune Iarl se contenta de se défendre, mais de cette défense même, si mesurée et si sûre, Siwar, dans les clameurs croissantes des soldats, commença d'éprouver une sorte d'irritation. Il s'échauffa peu à peu, et, soit griserie, soit contagion frénétique de ceux qui l'entouraient en hurlant, il attaqua avec plus de vivacité, puis, finalement, avec ardeur et fièvre. Steven sentit croître le danger. La lame de son adversaire, plus redoutable que la sienne, et dont il voyait scintiller la pointe aiguë à droite, à gauche, au-dessus de sa tête, partout, était comme une mouche d'acier acharnée à le piquer. Il en

suivait froidement le vol fantasque et changeant. Il se laissait impressionner aussi peu que possible par ce visage convulsé si près du sien, par l'expression de ces yeux qui s'affolaient lentement. Leurs poitrines se frôlaient, leurs torses s'enlaçaient et se désenlaçaient; les doigts, ouverts ou refermés, de leurs mains gauches, cherchaient à se saisir comme des tentacules frémissants; leurs bras se nouaient et se dénouaient ainsi que des reptiles de chair.

Bientôt un grand silence planant sur ceux qui entouraient les combattants, on pouvait les entendre haleter. Leurs fronts ruisselaient de sueur, leurs pieds se crispaient et toujours les ceintures attachées coupaient leurs reculs et leurs élans, les ramenaient brutalement l'un à l'autre. Visiblement, le soldat, d'abord si calme, perdait de son flegme, tandis que le jeune Iarl lui opposait la même résistance alerte, avisée et consciente. Partout où la pointe de Siwar s'abattait, elle trouvait, pour l'écarter, la lame de Steven. Celui-ci comprenait que, même si l'intention première avait été de l'éprouver, cette épreuve devenait une lutte dangereuse, mortelle même. Pas un des assistants, ivres et passionnés comme ils l'étaient, n'interviendrait pour arrêter le combat. Il ne s'agissait donc pour Steven de rien moins que de sauver sa vie.

— Pique, pique, Siwar, criait messire Warwolf. Ne ménage pas cet Allemand. Il paraît faire fi de toi et il se contente de détourner tes coups. Montre-lui donc que tu n'es pas un lutteur à dédaigner! Pique-le : la vue de son sang le fera sortir de son calme méprisant.

Et harcelé, rendu furieux par le soin de Steven à ne pas le blesser, Siwar, croyant réellement à du dédain, mit toute sa force en jeu. Prenant la tête du jeune étranger sous sa main large, il le fit une seconde ployer devant lui et voulut lui

enfoncer la pointe de son couteau dans l'épaule. D'un ressaut brusque et nerveux, Steven se redressa : la lame ne le piqua pas à l'épaule, mais à la poitrine, près du cou, assez profondément pour que le sang coulât. Il y eut, à cette vision rouge, une clameur de joie brutale et Siwar en éprouva un trouble dont Steven, plein de souplesse et d'agilité, prit avantage. D'un tour de pied adroit et brusque il renversa son adversaire. Le soldat tomba lourdement sur les dalles, entraînant le jeune Iarl dans sa chute, et il demeura un instant si étourdi que Steven, se relevant avec une merveilleuse vivacité, acheva de le terrasser, lui arracha violemment des doigts le couteau plein de sang et le jeta loin d'eux.

Les Danois demeuraient étonnés de ce dénouement imprévu. Nul d'entre eux n'imaginait qu'après un combat si énervant et si fougueux, un homme put demeurer assez maître de lui pour ne pas profiter sauvagement de sa victoire. Ce fut cependant le cas. Steven attendit que Siwar fut remis de son saisissement, eut rouvert les yeux et fait de vains efforts pour rejeter l'ennemi dont le poids l'oppressait. Rien n'ébranla le vainqueur. Alors, Siwar le contempla éperdûment, terrifié, attendant le coup de grâce dans la gorge. Steven leva son couteau, il le tint une seconde en l'air et, fixant son regard dans le regard angoissé du vaincu, en ce dialecte étranger que ni Warwolf, ni les Danois ne comprenaient, pour Siwar seul il prononça très bas, mais gravement, solennellement, d'un ton de reproche très profond et très doux, les paroles du Saint :

« *Prompt à pardonner et lent à te venger, ne sois jamais le maudit que réjouit les corbeaux. Mon secours est à celui qui commence et finit sa tâche les mains blanches!* »

CHARLES FOLEY.

(La suite au prochain numéro.)



QUAND ON S'ENDORT

*Oh ! l'heure délicieuse
Du sommeil béni,
Où l'âme silencieuse
S'ouvre à l'infini.*

*Où des visions d'extase
Vaporeusement,
Comme à travers une gaze,
Passent lentement.*

*Charme intime et solitaire,
Oubli du réel,
Ce n'est déjà plus la terre,
Pas encore le ciel.*

*Langueur vague où la pensée
Pleine de douceur
S'endort comme balancée
Par un chant berceur.*

*Mais le sommeil qui repose
Des chagrins trop lourds,
Sur nos yeux longuement pose
Ses doigts de velours.*

B. GALLERON DE CALONNE.



MIRAGE D'OR

SUITE



MONSIEUR Genest eut un beau cri :

— Je compterai sur moi ! J'ai quarante-six ans, toute la vigueur intellectuelle que je possédais en sortant de Polytechnique et je me sens capable de conquérir des dots pour mes filles.

— Amen ! avait répondu M^{me} Fromental, mais elle ne s'était pas contentée de ce souhait bienveillant.

Sans tarder, elle se mit en campagne, et remua ciel et terre au bénéfice de ses malheureux amis, défendant vaillamment Bernardin Genest contre la malveillance et les jugements impitoyables de ceux que l'on rencontre toujours et partout, disposés à accabler un homme à terre. Elle se portait garante de toutes sortes de qualités et de facultés utiles que personne avant elle n'avait su lui découvrir. Ce que faisant, la loyale créature se prenait parfois à demander pardon à Dieu, en son for intérieur, de dépasser si souvent sa pensée dans un but charitable.

Le succès récompensa, enfin, ses efforts. Elle eut la grande joie d'apporter un jour, à M^{me} Geneste, les propositions les plus avantageuses de la part d'un grand filateur du voisinage, qui offrait à Bernardin Genest, dans son établissement, une place équivalente à celle d'ingénieur, avec de fort beaux appointements.

On respira, et la joie reparut dans la petite maison où les enfants n'osaient plus rire, depuis le jour du désastre, comme ils disaient entre eux.

Mais les nuages un instant dissipés ne tardèrent pas à s'accumuler de nouveau.

Le propriétaire de la filature, un paysan intelligent qui avait fait son chemin à la force du poignet, était un brave homme sans méchanceté, mais aussi sans éducation et sans tact, disant les choses crûment, s'emportant à la moindre contrariété, et ayant pour faible de se croire mieux que quiconque au courant de « son affaire ».

Les tiraillements entre lui et M. Genest commencèrent très vite. Cet état de choses se prolongea deux ans ; puis, un accident sans conséquence bien grave s'étant produit à l'usine, le propriétaire, dans un premier mouvement de mauvaise humeur, eut des reproches assez vifs

pour Bernardin, responsable du fait. Bernardin lui jeta sa démission à la figure.

Les dots des demoiselles Genest se trouvaient, une fois de plus, fortement compromises. M^{me} Fromental, sans garder rancune à M. Genest de son coup de tête, se mit de nouveau en campagne et finit par lui découvrir une situation moins décorative, mais encore fort avantageuse au point de vue pécuniaire, dans une grande maison d'exportation. Seulement la place était à Paris, de sorte que Bernardin Genest dut se résigner à quitter sa famille, au moins pendant quelques années, jusqu'à ce que l'état de ses affaires lui permit de la faire venir auprès de lui. Villebon-sur-Marne étant peu éloigné de la capitale, il pouvait y faire des visites assez fréquentes, et la séparation s'en trouvait très adoucie.

Cette nouvelle expérience remplit une autre année ; mais que de lamentations et de gémissements dut essuyer la pauvre Lucie, verbalement et par lettres ! Son mari se disait miné par cette vie de rond de cuir et l'ineptie de ses occupations journalières ; il se prétendait sous le coup d'une maladie nerveuse. « Et si elle m'emporte, écrivait-il, que deviendrez-vous, toi et les enfants ? Ne vaudrait-il pas mieux couper court de suite, sans attendre d'y être forcé. »

Une maladie, réelle celle-là, du petit Adrien, le plus jeune des enfants, lui servit de prétexte pour demander un congé illimité qui se changea bientôt en un remerciement définitif.

L'enfant mourut le jour de ses quatre ans. Les dépenses nécessitées par sa maladie avaient compromis encore davantage la situation financière de la famille Genest. On y mangeait tous les jours, mais les menus devenaient de plus en plus maigres et les grands collégiens affamés par la croissance murmuraient, tandis que leurs sœurs minces et pâlotés s'ingéniaient à retourner leurs vieilles robes pour en faire des robes neuves.

De son côté, la pauvre mère se demandait, tous les jours de la semaine et pendant toutes les heures de la journée, comment elle pourrait remplacer les chaussures qui prenaient l'eau, les pantalons qui montraient la corde, les jupes qui devenaient trop courtes, et avec quoi elle payerait les gages de la bonne à tout faire qui ne se gênait

pas pour compter tout haut les mois qu'on lui devait.

Complétant ce tableau pitoyable, M. Genest, exaspéré par les démarches infructueuses qu'il tentait chaque jour, ne cessait de faire retentir la maison de ses plaintes et de ses malédictions contre choses et gens. Ses récriminations étaient si déraisonnables, souvent si injustes que ses enfants eux-mêmes, malgré leur inexpérience et l'affection très grande qui les aveuglait sur leur père, s'en rendaient compte et perdaient peu à peu toute confiance dans ses capacités et son jugement.

M^{me} Fromental se montra encore la providence libératrice. Au début de l'année scolaire, son mari, vivement pressé par elle, offrit à Bernardin Genest la place de professeur de mathématiques spéciales à l'Institut Fromental, avec de très larges émoluments.

C'était le salut ; toute la famille se reprit à respirer plus librement.

M. Genest, heureux, disait-il, d'être apprécié à sa juste valeur, se montrait tout zèle et tout feu. Ses premiers cours furent un vrai triomphe. Les grands élèves de l'Institut Fromental disaient bien haut qu'ils n'avaient jamais eu un professeur aussi brillant, exposant ses idées avec autant de clarté et de précision ; le titre d'ex-capitaine était pour M. Genest un élément supplémentaire de succès auprès d'eux.

Aussi, depuis quatre ans, la vie avait repris plus paisible et plus joyeuse dans la petite maison. Les garçons recevaient leur éducation, sans beaucoup de frais, à l'Institut Fromental ; les fillettes, qui devenaient jeunes filles, avaient pu réaliser leur rêve : louer un piano ! Et, de temps à autre, les deux aînées, quand la belle saison faisait éclore les roses grimpanes autour des fenêtres, en détachaient quelques touffes qui, placées dans leurs cheveux et à leurs corsages, constituaient toute leur parure pour figurer aux réceptions mondaines, généralement tout intimes, auxquelles on les conviait.

Un souffle de cette joie et de cette gaieté si nécessaire à l'épanouissement de la jeunesse venait donc jusqu'à elles et mettait un rayon dans leurs yeux.

Seule, M^{me} Genest ne se laissait pas reprendre à ce renouveau qui fleurissait autour d'elle. Son pauvre cœur meurtri et épuisé veillait sans cesse auprès de la petite tombe, dans le cimetière de Villebon, où dormait, après de cruelles souffrances, son dernier né, l'enfant bien aimé qu'on avait enlevé, un jour, si pâle et si beau, d'entre ses bras tremblants, pour le coucher là, sous une moisson de roses.

Et la plainte déchirante qui lui était montée aux lèvres, à l'heure de la suprême angoisse, pleurerait toujours en elle :

— Seigneur, pourquoi donc me l'avoir donné pour me le reprendre si tôt ?

Seigneur, vous qui créez les cœurs de mères, pourquoi les broyez-vous ainsi ?

Hélas ! devant ces pourquoi de la vie, laissant toute voix humaine sans parole, heureux ceux qui peuvent prêter l'oreille à la réponse divine :

— Ne pleure pas, il vit !... N'aie pas peur, crois seulement !

Le roseau si faible qu'avait toujours été Lucie d'Armenould était brisé sans retour.

III

Le repas manquait d'animation. Une gêne indéfinie pesait autour de la table.

Albert et Roger, seuls, ne comprenant pas la préoccupation générale, se disputaient en sourdine ou monologuaient, frottant leurs pieds contre les barreaux de leur chaise pour exprimer l'ennui et l'impatience qu'ils éprouvaient à ne pas recevoir de réponse.

Dans les familles nombreuses, les petits font leur joie de la gaieté des grands, tandis que les aînés s'amuse de la naïveté des plus jeunes ; et l'amour maternel déployé sur tout cela, ainsi que les ailes de la poule au-dessus des poussins, voilà le foyer constitué ; ce foyer auquel, dans la vieillesse même la plus entourée et la plus bénie, on ne peut songer que les larmes aux yeux.

Félicie avait déposé le dessert sur la table : un compotier de cerises et un pot de confitures.

— Comment va M^{me} Fromental, ce matin, papa ? questionna doucement Denise, pour rompre la contrainte qui devenait intolérable.

M^{me} Fromental, l'amie si dévouée des mauvais jours, était clouée sur sa chaise longue, depuis plus d'une année, pour une grave et douloureuse maladie intérieure.

A cette question de sa fille, une vive rougeur monta aux tempes de M. Genest, et sa figure se contracta, reflétant un mélange d'émotion et de mécontentement. Il resta un instant sans répondre, puis, brusquement :

— M^{me} Fromental ? Je n'ai pas pu prendre de ses nouvelles aujourd'hui...

Il s'interrompit de nouveau ; enfin, éclatant :

— M. Fromental et moi, nous avons causé d'autres sujets que de sa santé... Ah ! si la malheureuse femme, qui savait si bien m'apprécier, n'en était pas réduite à cet état où les forces lui font défaut pour garder son influence sur son mari, les choses n'en seraient pas venues là entre lui et moi !...

Et comme tous le regardaient et retenaient leur respiration, M^{me} Genest s'appuyant, plus pâle encore, au dossier de sa chaise, il lança, laissant retomber son poing sur la table :

— Eh bien ! oui, j'ai rompu avec M. Fromental... à partir d'aujourd'hui, je ne suis plus professeur à l'Institut !... Et j'en suis très heureux... c'est une détente après la compression subie depuis quatre ans... Il pourra chercher, où bon lui

plaira, un remplaçant qui lui convienne mieux que moi. Il verra s'il est si facile de trouver quelqu'un qui me vaille!...

Albert et Roger eux-mêmes restaient immobiles, la bouche ouverte; on entendait distinctement un moucheron bourdonner contre un carreau de vitre.

— Comment! reprit M. Genest d'une voix de plus en plus tonnante où s'exagérait volontairement la note indignée, voilà quatre ans que je supporte les critiques ineptes de ce pédant qui a la prétention d'en remonter à un vieux polytechnicien comme moi! Tantôt c'était ma méthode d'enseignement, tantôt mon programme, mes systèmes, que sais-je? Et ce n'était pas assez! Depuis un an... oui, je fais dater cela de la maladie de sa femme... il cherche en sourdine à me pousser à bout... Il faudrait, pour le contenter, que je m'impose l'exactitude d'un pion, que je fasse plus strictement la police de ma classe, c'est son expression... Est-ce mon affaire à moi si de mauvais romans se promènent dans les pupitres, et si les cancres qui forment la queue de mon cours les lisent au lieu de suivre mes démonstrations au tableau noir!... C'est là son grand grief... Je parle, suivant lui, pour une élite, je ne fais pas assez la part des imbéciles, je néglige de pousser à boire les ânes qui n'ont pas soif... Si endurant qu'on soit (et Dieu sait si je l'ai été ces dernières années, moi qui n'y ai guère de dispositions!), il y a des observations que votre dignité ne vous permet pas de supporter... Abuser d'un homme parce que l'on croit tenir dans sa main son pain et celui de sa famille, cela ne se pardonne pas... Eh bien! je lui ferai voir si j'ai besoin de lui!... Je garde dans les tiroirs de mon bureau certain travail auquel je n'ai plus à mettre que la dernière main, et qui, relié en veau, pourra, sous peu, le faire changer de gamme. Mais, quand il me demanderait, à genoux, de remonter dans la chaire de son Institut, il en serait pour ses frais. J'ai dit que c'était fini, et je n'ai qu'une parole!

Il continua longtemps sur ce ton, personne ne l'interrompait. Sa femme demeurait tête baissée, affaissée sur sa chaise, les mains jointes. A côté d'elle, son fils aîné, « le beau Genêt », comme l'appelaient ses sœurs, à qui sa haute taille et ses épaules de cuirassier prêtaient vingt-cinq ans au lieu de vingt, était devenu rouge jusqu'à la racine des cheveux, sous sa peau blonde, et se rongeaient furieusement les ongles. Les deux jeunes filles observaient leur mère; Denise faisait de grands efforts pour refouler les larmes qui montaient sous ses paupières, et le visage mobile de Jacqueline reflétait les impressions les plus tumultueuses et les plus variées.

De l'autre côté de M^{me} Genest était assis son second fils, Gustave, qui venait de prendre ses dix-sept ans. Avec sa figure brune et maigre, son nez aquilin, ses prunelles sombres, il tranchait

au milieu des teints clairs de ses frères et sœurs, et son type original rappelait celui des montagnards pyrénéens. Lui seul ne détournait pas les yeux du visage de son père, et son regard, qui exprimait une énergie et une décision au-dessus de son âge, suivait chacune des expressions et chacun des gestes violents de M. Genest.

Près de lui, Roger et Albert, remis peu à peu de l'émotion du premier moment et trouvant le discours paternel par trop long, tournaient leur attention vers le pot de confitures qu'ils se disputaient.

Bernardin Genest s'arrêta, enfin, et jeta un regard circulaire autour de la table; il semblait mécontent du silence et des attitudes consternées de sa famille.

— Parle de mon travail à Dalistro, reprit-il, s'adressant à son fils aîné, tu verras ce qu'il t'en dira.

Mais Genêt demeurait obstinément les yeux rivés sur le motif qui ornait le fond de son assiette, ses beaux traits réguliers figés dans une immobilité voulue.

A ce moment, Jacqueline, qui paraissait reprendre pied moralement au milieu de la consternation générale, apostropha ses deux petits frères :

— Dites donc, les mioches! ménagez le pot de confitures, c'est peut-être le dernier que vous verrez d'ici longtemps!

— Que veux-tu dire? fit son père, se retournant brusquement vers elle, le visage irrité.

— Je veux dire... balbutia Jacqueline; rien pour te fâcher, mon petit père... C'est une idée qui me passait par la tête.

— Mets-y du plomb, si tu peux, dans ta tête! répondit son père, qui se leva et jeta sa serviette sur la table.

Alors, seulement, il parut s'apercevoir de l'absence de sa troisième fille :

— Suzanne n'a donc pas encore pu descendre aujourd'hui? demanda-t-il, soucieux.

Denise répondit pour sa mère, à qui la question était adressée :

— Non, elle se sentait trop fatiguée, et a mieux aimé rester là-haut. Elle a dit qu'elle mangerait plus tard. Je crois qu'elle a toujours un peu de fièvre, mais moins qu'hier.

Bernardin Genest passa la main sur son front d'un geste de pénible impatience. Cette inquiétude pour la santé de Suzanne, qu'une croissance trop rapide laissait, à seize ans, avec une extrême délicatesse de tempérament, était une épine très douloureuse dans le cœur du père et de la mère.

A ce moment, la cuisinière entra, tenant une lettre qu'elle remit à M^{me} Genest.

— C'est la femme de chambre de M^{me} Fromental qui l'a apportée, expliqua-t-elle; il n'y a pas de réponse à donner.

M^{me} Genest ouvrit le billet, fort court, et conçut en ces termes :

« Ma bien chère amie, à tout prix, sortons de ce malentendu ! Raisonnable M. Genest ; rien ne saurait être irréparable. Quelques excuses, qui ne compromettront nullement sa dignité, sur les paroles trop vives de ce matin, et mon mari l'accueillera comme par le passé. Je vous conjure de faire appel à toute votre fermeté. Votre bien dévouée.

« MARIE FROMENTAL. »

Après avoir lu ces lignes, M^{me} Genest hésita un instant, puis, sans parole, et d'un geste lassé, tendit le papier à son mari.

Celui-ci le saisit avidement et le parcourut sous les yeux de ses enfants intrigués et silencieux.

Il le rejeta avec colère sur la table :

— Des excuses venant de moi ? Ah ! mais, non ! jamais, par exemple ! n'y comptez pas ! Les femmes sont incroyables... Je suis fâché de te faire de la peine, ma chère amie, à cause de ton amitié pour M^{me} Fromental, mais je tiens à ce que vous vous teniez pour dit, l'une et l'autre, que je ne veux rien entendre de semblable. M. Fromental, du reste, m'offrirait des excuses, ce qui conviendrait mieux de sa part que de la mienne, que je ne les écouterai pas davantage. Ma décision est irrévocable.

Et il sortit en frappant la porte.

Genêt, aussitôt, repoussa sa chaise et ouvrit la bouche comme pour éclater, mais Denise lui posa la main sur le bras, lui désignant sa mère du regard, et le jeune homme, qui semblait bouillir d'impatience, se contint toutefois.

M^{me} Genest se leva lentement et suivit son mari dans son cabinet de travail, dont on l'avait entendu refermer la porte.

— Mais c'est insensé ! s'écria Genêt, à peine eut-elle disparu.

— Genêt, je t'en prie ! supplia Denise, on entend tout ce qui se passe ici, du cabinet de papa.

— Moi, je monte près de Suzanne, déclara Jacqueline, et je crois que, si nous perdons tous la tête en nous livrant à des accès de fureur, cela n'améliorera pas la situation.

Son ton décidé parut rendre un peu de sang-froid à Genêt.

Gustave avait déjà disparu. Les deux petits, dédaignant le pot de confiture, pillaient maintenant le compotier de cerises. Jacqueline le leur enleva d'autorité.

— Nous avons autre chose à faire qu'à vous confectionner des cataplasmes, si vous vous rendez malades.

Et, tandis que les deux gamins se sauvaient, en riant, dans le jardin :

— Montons, répéta-t-elle, prenant affectueusement Denise sous le bras.

Genêt les suivit. Au premier étage, ils entrèrent dans une chambre assez vaste et très claire, baptisée par le père et les garçons : *La Chiffonnière*

de ces demoiselles. C'était là, en effet, que les trois jeunes filles se tenaient habituellement, et se livraient à ces mille occupations féminines, toujours très mystérieuses pour les hommes, qui se vengent en les traitant de futilités.

— C'est ici, disait Jacqueline, que l'on a des alambics pour transformer de vieilles robes en robes neuves, comme Médée, la magicienne, tirait un beau-père neuf de la cuve où elle avait fait bouillir son vieux beau-papa. C'est ici que nos marraines fées nous apportent des toilettes de bal et des chapeaux dernier cri de Paris, qui font pâlir de jalousie les élégantes de Villebon.

Mais, là aussi, on cultivait les arts, car un piano occupait un angle de la pièce, et une mandoline, cadeau de M^{me} Fromental, était accrochée au mur, ornée d'un flot de rubans mauves, tandis que, sur une table, une boîte d'aquarelle s'étalait, ouverte, au milieu de pinceaux et de godets.

Devant cette table, une jeune fille, une grande fillette plutôt, se tenait assise, dans une pose un peu alanguie. C'était Suzanne.

Élancée et trop mince, comme un grand roseau pliant, elle avait, sous des cheveux d'un noir mat, coupés courts et ondulants en grosses mèches sur ses tempes, un visage trop allongé, d'une pâleur nacré, qui rappelait les tons de chair des femmes d'Henner ; ses yeux, très grands, d'un bleu intense, mettaient une flamme un peu fiévreuse sous son front d'un dessin très pur.

C'était une singulière nature ; encore enfant par la candeur profonde, par l'ignorance complète de la vie, déjà femme par une sensibilité et toutes sortes de raffinements exquis, elle possédait, en outre, un sentiment extraordinairement développé du beau et de l'art, surtout sous ces deux formes : musique et peinture. N'ayant jamais pu, à cause de sa santé, qui, de bonne heure, avait exigé des ménagements extrêmes, vivre de la vie habituelle aux enfants et aux jeunes filles, elle s'était fait, à mesure qu'elle grandissait, une sorte de vie à elle, tout intime, une atmosphère d'idéal et de songe dans laquelle elle se mouvait, isolée, sans se rendre compte qu'elle n'était pas semblable aux autres.

Ses frères et sœurs lui portaient une affection spéciale, mêlée presque de vénération ; ils la voyaient en quelque sorte au-dessus d'eux, comme si elle eût plané. Et, sans bien analyser leur impression, ils devinaient que plus qu'eux elle avait besoin d'être protégée contre l'existence.

La journée était belle et chaude, car on touchait à la fin de juin ; malgré cela, sans doute frissonnante, Suzanne avait jeté sur ses épaules la pèlerine de collégien d'un de ses frères et la serrait autour d'elle ; sa tête pâle et fine émergeant du capuchon, on l'eût prise pour un jeune moine extatique du Moyen âge.

Elle se redressa un peu, quand ses deux sœurs et Genêt entrèrent, et tous quatre se regardèrent, d'abord silencieux.

— Tu ne sais pas ce qui se passe, Suzanne ? hasarda enfin Genêt, hésitant.

— Si, je le sais, répondit-elle. J'ai compris à la voix de papa qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire; alors j'ai été m'asseoir sur les marches de l'escalier pour écouter et j'ai tout entendu.

— Tu te seras fatiguée, dit Denise avec la sollicitude quasi maternelle qu'elle témoignait à tous les membres de la famille.

Genêt restait debout au milieu de la pièce, dans une attitude de consternation. Les deux aînées s'assirent auprès de la table.

Après un moment de silence, Suzanne reprit :

— Denise, crois-tu que *cela* sera aussi terrible qu'il y a quatre ans ?

Denise eut un geste désolé :

— Je ne sais pas ! je ne sais pas, ma pauvre chérie ! Papa a parlé d'un travail, tu l'as entendu ? d'un livre qu'il aurait écrit et sur lequel il fonde grand espoir... Un livre de science, je pense.

Elle regardait Genêt, semblant lui demander un éclaircissement.

— C'est un livre, dit Jacqueline, qui sera relié avec le veau que nous ne mangerons pas.

Les trois autres la contemplaient, mornes et abattus, mais elle, comme si, à la réflexion, son idée l'eût immensément amusée, se mit à rire follement.

— Tais-toi, Jacqueline ! cria Genêt, frappant du pied. Tu m'exaspères. Cela vous va bien à vous autres filles, de rire ! Qu'importe un peu plus ou un peu moins d'argent pour les chiffons que vous vous mettez sur le dos... La question de boucherie aussi est secondaire : on prend à crédit, on s'arrange ! Mais moi ! ma carrière ! Comment vais-je finir ma préparation à Saint-Cyr ? Et si je suis reçu l'automne prochain, avec quoi payera-t-on mon entretien à l'École... Il y a des bourses, je le sais, mais je crois que j'aimerais mieux renoncer à Saint-Cyr que d'y entrer sur ce pied-là ! Comment va-t-on faire pour moi ?

— Tu sais, reprit Jacqueline d'un air réfléchi, ce que tu nous réponds souvent quand nous te demandons quelque chose qui t'ennuie : « Et si je n'étais pas là ? faites-donc comme si je n'y étais pas ». Eh bien, mon pauvre ami, on va probablement faire comme si tu n'y étais pas.

Genêt resta immobile, indigné et confus, mais tellement pris de court par cette répartie qu'il ne trouvait pas de réponse.

Suzanne, qui avait une très grande admiration et une préférence marquée pour son frère aîné, eut une exclamation de reproche :

— Jacqueline, tu es méchante !... Ne te désolais pas, Genêt, on pensera à toi avant tout ; ta carrière est notre premier intérêt en ce moment. Tu sais bien que tu es notre orgueil à tous.

— Et le sien donc ! murmura Jacqueline, mais si bas que personne ne l'entendit, le reproche de Suzanne l'ayant laissée confuse à son tour.

— Mais Genêt, insista Denise, toi qui sais ce qu'est ce livre de papa, ne crois-tu pas...

— Je crois que c'est une nouvelle chimère qu'il s'est mise en tête. Il y est question de mathématiques transcendantes. Dalistro m'a démontré... Mais des filles ne peuvent pas comprendre ces choses-là, aussi, il est inutile que je vous les explique...

— Non, n'essaie pas de nous expliquer des choses transcendantes ! observa Jacqueline.

— Papa se figure, continua Genêt sans relever cette interruption ironique, qu'il va faire de cela une sorte de manuel qu'on adoptera partout et dont il tirera des sommes folles. Dalistro ne m'a pas caché que pour lui la chose présente bien des difficultés, l'ouvrage eût-il toute la valeur que lui croit notre père... Vraiment, maman devrait intervenir !... Les Fromental font des avances, papa peut bien y répondre... c'est le devoir de maman de lui arracher cette concession !...

Denise secoua la tête :

— Maman ne peut pas... Tu sais bien, Genêt, qu'elle ne peut pas !... Ménageons-la, ne lui demandons rien, nous sommes trop heureux qu'elle nous soit restée après le malheur.

Le malheur, c'était la mort du bébé à laquelle on ne faisait jamais allusion autrement dans la famille. Genêt se tut et une grande tristesse tomba sur eux à ce souvenir.

— Il n'y a donc rien à faire ! soupira le jeune homme.

A ce moment, des cris, des rires et le bruit d'une course folle à travers le dernier étage qu'occupaient les chambres des garçons, leur firent dresser la tête. Maintenant, de gros souliers de collégiens martelaient l'escalier dans une dégringolade tumultueuse.

La porte s'ouvrit brusquement, et Gustave, les sourcils froncés, les cheveux ébouriffés, se précipita dans la pièce, poursuivi par ses deux petits frères qui le tiraillaient et le frappaient à grands coups de traversins en guise de massues.

« Marchand de bonnets de coton ! Marchand de chandelles ! Fabricant de fils à couper le beurre ! » vociféraient les petits, grisés par leur tapage et évitant avec des soupleses de chat les bourrades et les ruades que leur lançait Gustave comme un poulain harcelé par deux taons.

— Êtes-vous fous tous les trois ! tonna Genêt, menaçant les petits.

ANT. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)



Causerie de Quinzaine



INSI, vous partez, et vous partez joyeuses, sans un regret pour votre cher homme, sans un regard ému sur tout cet ensemble de choses qui ont fait comme partie de vous-même jusqu'à ce jour ? C'est gaîment, la chanson aux lèvres, que vous furetez dans vos tiroirs, jetant, déchirant ces menus chiffons, ces

feuilles volantes qui en disparaissant emporteront un peu de votre vie de cet hiver. Et pendant que vous détruisez ce que vous ne pouvez emporter, Jean, perché sur une échelle, entoure les tableaux de papiers préservateurs ; Julie sème l'horrible naphthaline sur le dossier des meubles qui disparaissent dans des housses informes ; on roule le piano au milieu du salon, on vide les jardinières dont les fleurs auraient bien vécu encore vingt-quatre heures et que vous condamnez à mort sans pitié... mais rien ne vous touche et vous gazouillez au milieu des ruines et des ensevelissements, comme l'oiseau sur la branche qui se balance sur un abîme.

Et quand vous avez froissé, détruit ces riens qui ont participé à votre existence d'hier, vous vous retournez vers la grande malle d'osier, béante et déjà à moitié pleine de vos collerettes, de vos rubans, de vos dentelles, de tout ce qui vous embellira demain, là-bas, loin du foyer.

Allons, allez-vous-en puisque cela vous fait si grand plaisir, oiseaux voyageurs ; à l'automne vous nous reviendrez et ce sera peut-être le meilleur du voyage, ce retour au nid volontairement délaissé.

— Et où allez-vous ?

— Moi, je retourne dans la demeure des an-

cêtres. Je vais reprendre la petite chambre vieillotte et charmante de la tourelle où maman a rêvé quand elle avait mon âge, où grand'mère a laissé dans son *Bonheur du jour* une fleur qui a gardé son parfum d'amour discret parce que grand-père, l'ayant vue tomber de son corsage, la baisa avant de la lui rendre. Nous serons en famille, mais une famille élargie où le cousinage se perd dans des alliances innombrables ; j'emporte des robes blanches, des chemisettes roses, des romances bleues, qu'accompagnera l'épinette de bois des îles, dont les pieds menus sont emprisonnés dans des sabots de bronze.

— Moi, je vais en Suisse, j'ai des souliers de feutre, un chapeau à voile vert, un alpinistok de deux mètres...

— Moi, je vais chez des amis ; villa moderne, beaucoup de monde, beaucoup de bruit, plaisirs variés — il me faut du bleu, du jaune, du rose et du vert, des cravates qui montent aux oreilles, une taille qui descend aux genoux, ma raquette de tennis, ma jupe de bicycliste, mes bottes d'amazone, mon carnet de bal.

— Moi, je vais à la mer ; costume de laine blanche, bas noirs, un panier pour les crevettes, une rame pour le canot et du cold-cream pour le hâle.

— Et vous, mignonne qui ne dites rien, qu'allez-vous faire de votre été ?

— Un été semblable à l'hiver, sauf que j'aurai chaud au lieu d'avoir froid ; mon grand-père est infirme, je ne puis le laisser, et puis notre position est modeste et les déplacements sont coûteux.

Cela est dit sur un ton bas, plein de mélancolie résignée et je cherche le moyen d'égayer cette enfant qui aurait bien envie de remuer un peu. Elle habite la province, un petit trou de ville pas bien amusant, mais, avec un peu d'ingéniosité, nous allons en faire un lieu de délices. D'abord, le petit jardin, dont les murs noirs sont si tristes, sera pourvu de lierres du côté de l'ombre, de houblon du côté du soleil ; l'année prochaine, grâce à ces plantes grimpantes, on n'aura plus

l'impression de captivité que donnent les murs. Ensuite, le pré qui est attenant au jardin et conduit à un large ruisseau sera utilisé pour un tennis. Vous savez qu'il faut une surface très plane et bien unie. Pour éviter les frais qu'entraîne l'établissement d'un sol marneux, sablé et foulé, découpez un grand carré dans l'herbe et passez-y la tondeuse vous-même si cela vous amuse, tous les deux jours, pendant une semaine; vous aurez ainsi un sol très agréable, sur lequel vous établirez vos lignes avec du ruban de fil. Le filet sera votre œuvre, et vos amis vous constitueront vite une *society* qui viendra chaque soir jouer quelques parties avec le plus grand plaisir, surtout si vous avez l'amabilité de placer quelques sièges et une table en dehors du jeu pour les mères, les amis qui préfèrent travailler et causer tout en jugeant des coups. Soignez un peu cette galerie bienveillante, elle double le plaisir du triomphe et met beaucoup d'animation autour de la pelouse. Offrez-lui un vin généreux, des tartelettes, de beaux fruits, du sirop, n'importe quoi, suivant les ressources de l'endroit et du moment. Il est si facile d'organiser un petit lunch en cette saison, avec les belles grappes vermeilles du raisin, votre talent de pâtissière et une boisson quelconque, depuis le punch jusqu'à la limonade, en passant par le thé et le muscat.

L'essentiel est d'avoir de jolies petites nappes, un carafon élégant, ou un vieux service à thé, de l'argenterie rococo, des assiettes *drôles*; tout cela bien en valeur sur un plateau, et voilà que votre tennis sera classé comme très élégant et fort recherché.

Et votre ruisseau, n'en voulez-vous pas tirer partie? S'il est large et navigable, vous ferez du canotage. Partout où il y a de l'eau, il y a des petits bateaux qui vont sur l'eau; renseignez-vous, cherchez à louer, ou à acheter d'occasion. Un coup de peinture, quelques coussins en couil rouge et gris, et vous voilà en possession d'un yacht qui, pour n'être au fond qu'une modeste *norvégienne*, ne vous en donnera pas moins beaucoup de plaisir. Vous ramerez en descendant au fil de l'eau; puis, au retour, vous ferez ramer les hommes qui sont plus forts, et vous tiendrez le gouvernail. C'est un prétexte à réunions, à goûters, et, de plus, un exercice fort salutaire.

Mais tout le monde n'a pas un fleuve sous la main; alors, faites autre chose: avez-vous essayé de la voiture à âne? du tir à la carabine? que sais-je! est-ce qu'on peut s'ennuyer à vingt ans! moi qui vous parle, je ne connais l'ennui que de

nom, jamais je ne pliai sous son joug. Par exemple, j'ai fait de tout: collé, menuisé, dansé, canoté, monté à cheval, à âne, à vache; oui, j'ai dompté une vache, ou plutôt c'est elle qui m'a réduite à l'impuissance en faisant un dos en voûte lorsque je voulais la conduire. C'est malheureux, car elle sautait admirablement l'obstacle, étant quelque peu apocalyptique. — Mais revenons au présent; personne ne m'a demandé ce que j'allais faire de mes vacances, je vais donc vous le dire sans y être invitée. Je pars pour... Paris, Paris-villégiature, Paris-port-de-mer, Paris-campagne. Je vais passer la canicule au Bois de Boulogne; je me lèverai à six heures du matin; j'irai à la messe du village Saint-Honoré d'Eylau; j'irai déjeuner d'un bol de lait mousseux au Pré Catelan, promener mon âme poétique autour de l'île des Cygnes, ou sur la terre ferme, sous les grands acacias, et, à l'heure du snob, je rentrerai chez moi, dans mon mail-coach (Passy-Bourse). Qu'en pensez-vous? Oh! quelles moues dédaigneuses répondent à ma confiance! je vois des lèvres se pincer, des sourires se dissimuler; alors, mesdemoiselles, c'est que vous n'avez jamais vu l'aube se lever dans notre grand Bois, la brume du matin y flotter entre le feuillage luisant lavé par la rosée de la nuit, ni entendu les ramiers qui roucoulent, tandis que le merle se réveille en sifflant d'un gosier allangui. Vous ne connaissez que le Bois à la mode, celui de dix heures du matin et de huit heures du soir. Le mien est bien plus beau. Puis, après une pause dans la forêt vierge parisienne, je m'en irai au bord de l'Océan; et c'est là que je vous donne rendez-vous pour le mois prochain.

Et tandis que nous faisons des projets, que nous laissons gaiement couler le temps, la vie et la mort nous réservent leurs inévitables mécomptes ou leurs cruelles surprises. C'est la famille impériale russe qui accueille avec un soupir la troisième petite grande-duchesse, tandis que le tzarévitch, dont la mort était attendue depuis des années, est frappé si inopinément qu'on en reste dans la stupeur. Mort à bicyclette, secouru par une paysanne, loin de tout, loin de tous... Soyez donc héritier du plus beau trône du monde!

Comme si la mort n'allait pas assez vite, les assassins s'en mêlent; le roi de Serbie en sait quelque chose; en vérité, voilà deux événements qui donnent à philosopher; mais philosophe-t-on lorsqu'on a des malles à terminer?

C. DE LAMIRAUDIE.





DEVINETTES

Mots en trident

Verticalement : Buisson épineux. — Un poète contemporain. — S'accroche aux rochers.

Horizontalement : Rivière artificielle. — Pour écrire. — Un chef.

(Une abonnée de douze ans.)

Mots en losange

Dans la peur. — Patriarche sauvé d'un grand péril. — Insignifiante. — En Hollande. — Sur les bancs de la classe. — Ou époque. — Dans la mousse.

(Miss Sphinge.)

Métagramme

Changer cinq fois ma tête pour avoir : L'ornement d'un bel édifice. — Un lac en Suisse. — La ville des arts et de la religion. — Une partie d'un ouvrage. — Où l'on est vraiment bien.

(Pâquerette de la Lys.)

Mots en lampe

Verticalement : Un héros du XVIII^e siècle.

Horizontalement Dans la lune. — Au navire. — Un titre de noblesse. — Gâteau un peu lourd. — Domine l'église. — Boisson. — Un muet. — Dans le jardin. — Sur le dos de l'âne. — Consonne. — Voie. — Véhicule confortable. — Ancien peuple. — Suspension d'hostilités. — Oiseau. — Un courageux.

(Baba.)

Charade

Mon premier, sans être une porte,
Est souvent ouvert ou fermé.
Mon second par chacun se porte,
De lin ou de chanvre formé.
Mon tout, vive et douce étincelle,
C'est le diamant le plus pur,
Enchâssé dans un fond d'azur.

(Brin de genêt.)

Énigme

Je suis au paradis, sur la terre, aux enfers,
Sur le sommet des monts et dans le fond des mers.
J'appartiens à plus d'une histoire,
Tour à tour, on bénit, on maudit ma mémoire.
Je suis au rang des saints ou parmi les tyrans.

Ou je m'élève ou je m'écroule,
Ou je résiste aux rapides torrents,
Ou dans leurs flots bourbeux je roule.
Que celui qui voudrait me jeter à l'auteur
Se rappelle avant tout ce qu'a dit le Sauveur.

(Une abonnée de douze ans.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DE JUILLET

Mots en trèfle :

AGE
SIEGE
Panneau
ORDINAL
RETENIR
GRADUEL
MAUVE
PACTE
CHER THE CERF
CHYPRE R MILIEU
CINQMARSIPARADOXE
VIOLETTESCHERONEE
CERISIERSTSCLERAT
RENNES I CHEOPS
ANET AN LAON
N
I
OSÉ
AME
DIESE

Mots en carré :

TAPIS
ARIDE
PITON
IDOLE
SENEZ

Mots en coupe :

POURPOINT
SILLAGE
STEAMER
CRIME
TASSE
EAU
N
T
TET
R
LIN
CREME

Anagramme : Crique, Cirque.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et G^e, 41, rue de la Victoire.